

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 96 (1951)
Heft: 12

Artikel: Le drame de Dunkerque
Autor: Delage, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348463>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le drame de Dunkerque

Un récent voyage à Dunkerque nous a donné l'idée d'étudier à l'intention de nos lecteurs, et grâce à deux très beaux ouvrages — celui du général J. Armengaud¹ et *la Bataille de Dunkerque*, de Jacques Mordal², — un des épisodes les plus émouvants de la guerre de 1940 : la défense du camp retranché et l'embarquement des troupes britanniques et françaises sous la canonnade et les bombardements aériens de l'ennemi. Les deux auteurs ont l'un et l'autre exploité tous les documents historiques dès à présent disponibles ; ils les ont complétés par des témoignages nombreux et rigoureusement contrôlés. Ce sont d'importantes contributions à l'histoire générale de la guerre que ces livres, l'un et l'autre animés d'un souffle épique digne d'un pareil sujet. Les deux auteurs ont parfaitement su intégrer leur récit dans l'ensemble des opérations des armées alliées du 10 mai au 4 juin 1940.

Comme il est naturel, le militaire l'emporte peut-être sur le marin — Jacques Mordal est le pseudonyme d'un médecin de marine fort distingué — quand il s'agit des opérations terrestres. Mais ce dernier reprend l'avantage dans l'évocation des opérations navales proprement dites et du transport des gigantesques débris des armées alliées à travers le pas de Calais.

La malencontreuse offensive en Belgique et en Hollande, la manœuvre « Dyle », l'expédition de Walcheren, à l'extrême aile gauche alliée, constituent le prologue du drame. Il n'est

¹ *Le Drame de Dunkerque*. — Plon, éd.

² Editions Self (352 pages). — Lire également : *le Sacrifice de Dunkerque*, par R. Béthegnies (Y. Demaily, éd., Lille).

pas douteux, comme le font justement ressortir l'un et l'autre historien, que cette conversion périlleuse du dispositif allié a lourdement aggravé les fatales conséquences de la rupture de son pivot à Sedan. Les deux récits de l'évacuation devaient être logiquement précédés de l'exposé des opérations alliées en Belgique et en Hollande, du repli sur l'Escaut, des velléités successives d'offensives de jonction vers le Sud, de la retraite générale le 26 mai au soir sur la Lys, de l'encerclement des débris de la 1^{re} armée dans la région de Lille, où certaines unités, comme la 25^e division d'infanterie motorisée, résistèrent héroïquement.

Le 28 mai, à la suite de la capitulation belge et de l'encerclement du gros de la 1^{re} armée, le repli sur le camp retranché de Dunkerque est inévitable. C'est d'ailleurs dès le 25 mai, à 23 h. 30, que le général Blanchard avait, la mort dans l'âme, signé l'ordre de ce repli : « La 1^{re} armée française, l'armée anglaise et l'armée belge se regrouperont progressivement derrière la ligne d'eau marquée par le canal de l'Aa, la Lys et le canal de dérivation, de façon à former une tête de pont couvrant largement Dunkerque. Cette tête de pont sera défendue sans esprit de recul. »

C'est un commandement plus encore militaire que naval qu'allait avoir à exercer dans des conditions tragiques le commandant en chef des forces maritimes du Nord, chargé de conduire les opérations maritimes en Manche et en mer du Nord, avec P. C. à Dunkerque. L'« amiral Nord » avait d'abord été l'amiral Castex, l'auteur réputé des *Théories stratégiques*. Quand il avait, en 1939, rejoint son poste de commandement, il avait dû en outre assurer personnellement le commandement des secteurs de Dunkerque et de Boulogne. Aux éléments de défense littorale s'ajoutaient, sous ses ordres, deux divisions de torpilleurs de 600 tonnes et un certain nombre de bâtiments de la 2^e flottille de torpilleurs de 1.500 tonnes détachés de Brest, des chasseurs de sous-marins et des patrouilleurs auxiliaires. Son vis-à-vis britannique était le vice-amiral Sir Bertram

Ramsay, commandant les forces qui s'étaient déjà au cours de dernière guerre illustrées sous le titre devenu historique de la *Dover Patrols*. L'« amiral Nord », qui, après le départ de Castex, (en partie pour raison de santé, mais surtout à cause de divergences stratégiques profondes avec Darlan sur la conduite générale de la guerre), était l'amiral Abrial — avec comme adjoints le contre-amiral Platon et le général Fagalde — allait en fait exercer son autorité sur tout un arrière-pays, de Dunkerque et Calais jusqu'à la Belgique, sur ces « Pays-Bas français », marais asséchés sous la protection de la barrière de dunes relativement récente qui les défend contre la mer, et qui auraient pu, comme en 1918, constituer une barrière infranchissable s'ils avaient été inondés à temps.

L'idée de l'évacuation par mer du corps expéditionnaire britannique (B.E.F.) hanta l'esprit de son chef, le général Gort, dès qu'il sentit — vers le 18 mai — que les forces françaises proches de la mer, l'armée belge, la I^{re} armée française, sur la droite du B.E.F., courraient le risque grave d'être coupées du gros des forces françaises dans le Sud. Cette crainte devint certitude quand l'attaque du 20-21 mai, effectuée à partir d'Arras par les 5^e et 50^e divisions du général Franklyn et les D.L.M. du général Prioux, échoua. Le commandement français ne voulut admettre le péril que le 28, après la capitulation belge et l'encerclement du gros de la I^{re} armée. Pour couvrir l'inévitable embarquement — unique palliatif à une capitulation fatale, — Abrial et Fagalde ne disposaient que de faibles forces de valeur inégale : les deux seules divisions de la I^{re} armée échappées à l'encerclement de Lille (12^e et 32^e), qui avaient du reste dû, par ordre britannique, renoncer à leur armement collectif ; la 21^e division, surprise en cours de transport par voie ferrée entre Boulogne et Ypres, engagée par petites unités ; deux divisions de vieilles classes (6^e et 68^e), ramenées très éprouvées de Belgique ; le secteur défensif des Flandres et ses unités non combattantes, bataillons de tirailleurs, d'instruction, centres d'instruction.

Ce sont pourtant ces formations disparates, amalgamées par un commandement énergique, qui, jusqu'au 4 juin, arrêtèrent la ruée adverse de *Panzerdivisionen* et de divisions d'infanterie appuyées par une aviation maîtresse du ciel. C'est le sacrifice de fractions de la 21^e division qui stoppa subitement à Aire, Lumbres, Boulogne, les blindés allemands. Les vieilles citadelles de Boulogne et de Calais résistèrent farouchement. Guderian n'atteint l'Aa, petite rivière à l'ouest de Dunkerque, que le 23 mai au soir. Les trois *Panzerdivisionen*, qui ont franchi la Meuse en quelques heures le 14 mai, sont arrêtées sur ce pauvre cours d'eau trois jours durant par des groupes de reconnaissance, des unités de travailleurs et le 137^e R. I. — le glorieux régiment de la tranchée des Baïonnettes. Il est d'ailleurs juste de noter que cet échec allemand fut dû à une erreur salvatrice du Führer. Le 25, Brauchitsch lui avait proposé une attaque de grand style des forces blindées dans la région Vimy-Saint-Omer-Gravelines. Hitler, qui le détestait, répliqua : « Je désapprouve votre idée parce qu'il faut ménager les chars en vue de la nouvelle bataille qui va s'engager. » « Quel dommage, dira plus tard Guderian, qu'on m'ait arrêté devant Boulogne ! » Et Keitel : « Nous espérions capturer toute l'armée anglaise ! » L'offensive des blindés, stoppée sur l'Aa le 24, ne sera pas reprise par eux : ce sont finalement les troupes fraîches arrivées de Belgique qui, au milieu des ruines sanglantes de Dunkerque, cueillent les lauriers des *Panzer*...

Il n'empêche que l'embarquement de 334 000 hommes, dans des conditions effroyables, fut pour les Allemands une cruelle déception, et un exploit sensationnel qui ne fut jamais renouvelé au cours de la guerre. Si le mérite de l'accrochage sur l'Aa et de la fixation devant Lille de 6 divisions ennemis revint à l'armée française, le succès de l'opération du transport maritime fut dû à l'héroïque virtuosité de la marine britannique, secondée, dans la mesure de ses forces, par son alliée la marine française, et aussi, comme le souligna justement M. Churchill dans son discours aux Communes du 5 juin 1940,

à l'efficace intervention de la R.A.F., qui, partie de ses bases d'Angleterre, prit l'offensive contre les bombardiers allemands et les chasseurs qui les protégeaient. La marine française engagea 250 bâtiments de tous types, jusqu'au contre-torpilleur : elle en perdit le cinquième. La marine britannique eut 6 torpilleurs coulés, 23 avariés ; 1 canonnière, 1 garde-côtes, 5 dragueurs, 5 avisos, 10 chalutiers armés, 3 bâtiments spéciaux, 6 « malles », 4 *drifters*, 1 navire-hôpital furent détruits, et en outre 70 petits bâtiments sur les 453 affectés au trafic des plages.

Il faut lire dans l'ouvrage de Jacques Mordal la troisième partie, consacrée à l'évacuation par mer, pour se rendre compte du véritable tour de force que constitua cette opération « *Dynamo* », qui comportait l'évacuation massive de ce qui pouvait être sauvé des armées britannique et française, et qui fut déclenchée le 26 par le signal de 18 h. 57 expédié par l'amiral Ramsay à tous les navires placés sous ses ordres. Problème redoutable, à résoudre sur les plages et grâce aux quais laissés disponibles par les bombardements du port. L'organisation se révéla magistrale grâce à l'intervention d'une *Beach Party* et d'une *Pier Party*, et à l'abnégation de tous les exécutants. En quatre jours plus de cent mille hommes furent embarqués sur des plages à pente si faible que les bateaux calant de 4 à 5 mètres de tirant d'eau ne pouvaient guère mouiller à moins de 1500 à 1000 mètres de la laisse de basse mer. Malgré le beau temps, providentiel, la navigation au milieu des hauts fonds courrait le risque des deux champs de mines très denses mouillées par les marines alliées à l'ouest, entre la route côtière de Calais et les *Goodwin Sands*, à l'est, depuis la rade de Dunkerque jusqu'à hauteur du banc de Bergues. Il fallut en outre compter avec la menace terrible de l'intervention des vedettes rapides ennemis, qui, malgré les précautions prises pour se couvrir dans le nord-est, causèrent des dommages considérables, les batteries de côtes et l'aviation ennemis furent également très efficaces : heureusement cette dernière ne bombarda jamais Douvres, où elle eût pu ravager un entassement inimaginable

de navires de tous types. Combien de tragédies se déroulèrent en ces quelques jours ! Rappelons seulement la perte de notre gracieux *Siroco*, ou celle du torpilleur britannique *Wakeful* frappé le 29 à 0 h. 45 par deux torpilles, et qui, coupé en deux, s'engloutit corps et biens. A quoi bon celer aussi les vicissitudes et les frictions de la collaboration franco-britannique à Dunkerque ? Mais tout s'efface aujourd'hui devant la grandeur du résultat obtenu par tant d'héroïsme. Le 19 mai 1945 une section de soldats britanniques accompagna une section de fusiliers marins français pour rendre les honneurs à la statue de Jean Bart, seule debout.

EDMOND DELAGE.
